

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode est en voie de transformation; elle nous ménage des surprises qui ne seront sans doute pas du goût de tout le monde. Il est, en effet, question de remplacer la robe fourreau par un « bouffant » exceptionnel, qui tiendrait à la fois du vertugadin de 1565, du panier des marquises de la cour de Louis XV, des crinolines du second empire et du pouff presque moderne. Ce sera, en somme, un genre de costume d'un nouveau caractère qu'on pourrait attribuer à l'ordre composite, et dont l'aspect sera tout à fait particulier; on lui donnera naturellement un nom spécial quand le moment de le porter sera définitivement venu.

Là-dessus, toutes les femmes bien faites ne manqueront pas de se récrier. « A quoi bon, diront-elles, s'engoncer de la sorte et gêner une jolie taille en l'alourdissant par une sorte de construction artificielle?... » Les femmes maigres, en revanche, ne feront guère de résistance; les femmes grandes prendront vite leur parti; mais ce sont les autres, les plus nombreuses, qui n'en voudront pas! Il y aura des pleurs et des grincements de dents, il faut s'y attendre; sans compter les révoltes ouvertes qu'on ne vaincra qu'avec du temps et de la patience.

La révolution qui va se produire était, du reste, facile à prévoir; nous-mêmes, depuis le commencement de la saison, nous ne cessons de répéter qu'il faut faire bouffer la jupe et qu'on revient aux pouffs. Pour peu qu'on s'occupe de la toilette, il est facile de constater que

la mode pousse toujours aux extrêmes; elle aime à aller jusqu'au bout dans ses idées, une fois qu'elles sont émises et adoptées; il s'ensuit donc que le moment était venu de remplacer la robe fourreau, qui, du reste, a bien fait son temps. Impossible, en effet, d'aller plus loin, dans le genre collant, qu'on ne l'a fait depuis deux ans, à moins d'adopter le maillot!...

Nous reviendrons un peu plus tard, avec détails circonstanciés, sur cette nouvelle détermination de la mode; nous tenions seulement à avertir aujourd'hui nos lectrices de ce qui les attend.

Les échos des plages de l'Océan nous apportent quelques indica-

tions de toilettes qui ne manquent pas d'intérêt. Il s'agit d'abord de costumes en mouchoirs bordelais. Exemple: Jupon de toile rouge cardinal, entouré d'un volant plissé. Tunique composée de cinq grands mouchoirs à fond écru et pois rouges, avec encadrement de rouge uni. Deux de ces mouchoirs sont coquettement drapés sur le devant, et leur bordure, très-bien ménagée, apporte une heureuse opposition d'uni qui s'harmonise avec le jupon. Les

trois autres mouchoirs constituent la partie un peu bouffante de derrière. Corsage *bébé* tout plissé, avec empiècement et manches de toile rouge unie. Les rayures de l'encadrement se trouvent au bord inférieur du corsage et tiennent lieu de garniture. Ce genre de costume a été fort remarqué; à vrai dire, il n'est pas ordinaire.

Le gilet blanc est devenu l'un des auxiliaires élégants du costume court. Les femmes de goût l'ont adopté d'emblée; on le porte aussi bien à Paris que dans les villes d'eaux. Voici, dans ce sens, un type de toilette qui convient également pour promenade matinale sur la plage, pour voyage ou pour visite à l'Exposition universelle. L'étoffe est un joli beige de ton poussié. Jupon court, avec un plissé de moyenne hauteur dans le bas. Tablier carré, les bords doublés de faille « vieux chêne » dépassant tout autour. Ce tablier est drapé en plis réguliers et boutonnés sur le lé de derrière; celui-ci est préalablement garni, sur les côtés, de boutons burgos assortis à la soie. Des cordons bien aménagés font

bouffer le lé, qui est également bordé d'un ourlet de faille. Veston à taille ajustée, fermé par un seul bouton, afin de laisser voir un vrai gilet blanc. Bordure de faille autour du veston et du parement des manches; boutons burgos. Le gilet sert de corsage de dessous; il est en piqué anglais et a pour boutons des boules de nacre.

Nous pouvons dès maintenant enregistrer quelques nouveautés à l'avoir des modistes. Ce sont des éléments qui sentent déjà l'hiver,



P. N° 427. — VESTE Louis XV.

Prix du patron épinglé : 3 francs.

puisqu'il s'agit de velours, mais il n'y a pas de saison qui tienne devant les fantaisies de la mode; d'ailleurs, pendant tout l'été, on a porté du satin. La nouveauté dont nous voulons parler est un certain velours frappé en écossais et qui offre une grande variété de tons: écossais franc, c'est-à-dire blanc et de toutes couleurs, ou bien à carreaux bleus et verts, pareils aux étoffes dont on a déjà fait tant de costumes. Ce velours s'emploie jusqu'à présent comme garniture, par conséquent coupé en biais pour faire des draperies et des coques; il fait florès en tant que nœud alsacien. Selon toute probabilité, on fera des chapeaux complets avec ce velours, en y ajoutant du satin uni, des ornements d'or et des panaches de plumes.

A propos de plumes, il faut reconnaître que cet élément occupe une place très-importante dans les modes: tantôt ombrées, tantôt de deux teintes, les plumes sont toujours groupées par trois et de façon à présenter trois couleurs. En grande faveur aussi sont les plumes saupoudrées d'or, d'argent et de vieil or, nuance qu'on ne paraît pas près de quitter.

C'est maintenant surtout que le chapeau est abandonné à l'initiative personnelle. La forme, à proprement parler, n'est rien, et la modiste s'en préoccupe peu; sa fantaisie seule lui sert de guide, et l'imagination, cette folle du logis, fait le reste. Voilà aussi pourquoi il est si difficile de préciser quel est le chapeau le mieux porté aujourd'hui. On peut toutefois affirmer, sans crainte de recevoir un démenti, que tout chapeau est à la mode du moment qu'il coiffe bien et s'harmonise avec la physionomie de la femme qui le porte.

Nous disions dernièrement que la LINGERIE n'était pas en voie de progrès depuis quelque temps. Une personne du métier s'est émue de cette assertion et nous a démontré, avec preuves à l'appui, que notre appréciation avait quelque chose d'excessif. Nous faisons volontiers amende honorable envers qui de droit, et, à cette occasion, nous nous empressons de signaler à nos lectrices un amour de parure.

Il s'agit d'un fichu de haute élégance en mousseline-crêpe lisse, coupé d'entre-deux de valenciennes; ce modèle forme un grand col marin derrière, avec une dentelle pareille sur tous les bords. Le devant, ouvert en châle, forme draperie et se trouve resserré, à deux reprises différentes, par cinq rangs de coulissés très-pres-és. Un coquillé de haute valenciennes termine le tout au milieu du corsage. De longues manches accompagnent ce modèle et le complètent; elles sont en même mousseline rayée d'entre-deux et terminées en demi-sabot, le creux du sabot rempli par un coquillé de dentelle.

Il faut citer encore une écharpe en véritable mousseline de l'Inde; cette étoffe est d'un aspect plus « chiffon » que la mousseline ordinaire. L'écharpe est plissée à la paille sur toute sa longueur; l'une des extrémités forme un nœud flou qui reste fixe, entremêlé qu'il est de dentelle (point à l'aiguille).

Nous ne quitterons pas le domaine de la lingerie sans constater le mérite très-réel de certaines matinées dont les bonnes maisons offrent une grande variété de modèles. Il en est un que nous recommanderons particulièrement: c'est une matinée de mousseline, de forme princesse derrière, avec bouffants s'échappant du milieu, où ils sont entrecoupés par de hauts plissés. Le devant forme paletot et jupe; celle-ci est fixée à la taille par une ceinture. Le paletot offre cette particularité que le milieu est complètement plissé, et par cela même se détache du reste. Des volants brodés encadrent le tout et ornent le bas de la jupe et de la traîne.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 427.

VESTE Louis XV. — Ce modèle est en casimir, de ton noisette pâle, et affecte la tournure du vêtement d'homme. Les devants, ouverts en châle par un col rabattu, sont fermés au milieu de la poitrine par deux boutons et s'évasent, à partir de là, sur le gilet. Celui-ci, qui n'est que simulé, part du bas de la couture d'épaule en suivant la pince jusqu'au bas; il est en couil, avec boutons en ivoire pareils à ceux de la veste. Le dos du vêtement est composé de trois morceaux: milieu et petits côtés; ces derniers forment un pli creux, avec patte dentelée, le tout garni de boutons. Parement boutonné au bas de la manche, la partie de dessous dépassant l'autre. Galon de ton ivoire sur tous les bords. — Chapeau Louis XV, en paillason belge. La passe, très-enlevée sur le côté devant, est doublée de velours brun. Un ruban de ton ivoire est noué contre la partie relevée, d'où il va se draper autour de la calotte. Une grande plume de même ivoire s'enroule depuis le nœud jusque derrière. — Prix du patron épinglé: 3 francs.

G. N° 906.

TOILETTE DE VISITE ET RÉCEPTION. — 1 et 2. Costume de taffetas prune et fantaisie beige, vu sous deux aspects. — Jupon de taffetas, à courte traîne, entouré d'un plissé que garnit un autre petit plissé coquillé. — Polonoise de forme princesse, ornée devant d'un plastron composé de biais de taffetas. Le corsage, garni d'un seul revers, se ferme à la taille par quatre boutons corozo assortis à l'étoffe. De petits biais pareils aux précédents dessinent un V dans le haut du dos. La traîne de la polonoise se détache des devants à partir des coutures de côté; une frange pomponnette en suit tous les bords, ainsi que la couture du milieu. Le bas des manches est orné d'un double parement, l'un en taffetas et formé de petits plis, l'autre en fantaisie de laine avec boutons corozo. — Lingerie plissée en mousseline crêpe lisse. — Chapeau de paille beige à bordure de paille ordinaire. Demi-couronne de fleurs des champs avec larges coquelicots; brides de ruban beige. — Prix du patron épinglé: 6 francs.

G. N° 926.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume de faille et grenadine vert russe. — Jupon de faille à courte traîne, recouvert de grenadine toute bouillonnée; le bas du jupon est entouré d'un volant plissé. Une tunique retombe derrière avec un volant; elle est ramassée vers le bas au moyen d'une écharpe de ruban, qui coupe en biais devant et revient se terminer sur le côté par un nœud à boucles tombantes. Un autre nœud fixe le ruban au milieu du tablier. — Corsage de faille et grenadine. Col rabattu en faille simple, ainsi que les bandes du milieu et les manches. Plissés de grenadine au bas de ces dernières, avec nœud de ruban. — Chapeau de paille; bandeau de roses thé sans feuillage sous la passe. Grande plume amazone et nœud alsacien sur le devant de la calotte, le tout de nuance tilleul. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

2. Costume en fantaisie légère de ton mastic. — Forme princesse à courte traîne rapportée, entourée de deux volants ruchés. Deux écharpes de même étoffe, garnies de hautes franges à grille, sont drapées sur le devant de la robe; leurs plis se perdent derrière sous la partie pouffée. Le milieu du dos forme une largeur indépendante qui retombe en seconde traîne sur la traîne rapportée. Une écharpe passe sous le pan du dos, et les deux extrémités vont se fixer dans la partie pouffée. Échelle de nœuds de ruban loutre sur le côté de la robe. Volant de faille au bas de la manche. Écharpe garnie de franges nouées devant. — Chapeau de paille à double passe, avec garniture de bandes de velours loutre, bordées de petites franges en paille. Sur le côté de la calotte s'étale un groupe de coques de ruban crème. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1533 E.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume de cachemire bleu, pour bébé de trois ans. — Forme anglaise, avec fausse jupe simulée par un volant monté à gros plis, dont le bord est garni d'une broderie anglaise et d'un plissé

de faille. Une écharpe de faille, encadrée de broderie anglaise, est drapée sur la tête de la petite jupe tout autour. Parement garni de biais de faille et de broderie au bas de la manche. Petit collet composé d'entre-deux de broderie et de biais de faille. — Chapeau *Chinois* en paille d'Italie, garni d'une couronne de bouclettes de ruban bleu. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de fantaisie blanc rosé, pour fillette de onze ans. — Jupou court, plat devant et plissé derrière, garni d'une bande de faille marron. Polonaise courte, avec relevé lavandière devant; celui-ci encadré de bandes marron et fixé sur les côtés par une ligne de boutons assortis. Un ruban marron relie les deux angles du relevé; il est noué au bas du dos. Grand col uni, fermé par un flot de ruban. Parement bordé de faille au bas des manches. — Lingerie festonnée. — Chapeau *Trimon* en paille dentelée, entouré de trois biais marron; ces biais se réunissent, du côté droit, sous une touffe de houpettes de même ton. — Bas de fil d'Ecosse de ton assorti et bottines marron. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

3. Costume de taffetas et gaze roses, pour petite fille de quatre ans. — Forme princesse, avec plastron plissé devant et derrière, et volant semblable dans le bas. La gaze recouvre la soie, non compris les plastrons, et ses bords sont garnis d'une dentelle blanche qui sert d'encadrement. Volant de dentelle dans le bas, retombant sur le plissé. Le col marin et le parement des manches sont entourés de dentelle blanche. — Chapeau de paille, entouré de ruban rose et de roses églantines. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Costume de toile vert d'eau, pour petite fille de six ans. — Jupou court, entouré d'un biais de zéphir à rayures lilas et blanches. — Paletot (genre matinée) bordé devant et tout autour de biais semblables, remontant sur les coutures de côté. Poches, parement des manches et collet en même étoffe rayée; un col de toile unie se rabat sur ce dernier. — Lingerie festonnée. — Chapeau de paille de riz blanche, garni de ruban vert avec touffes de violettes de Parme. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

5. Costume de toile écru, pour petite fille de cinq ans. — Jupou court, plat des côtés, plissé devant et derrière. — Basquine ajustée, garnie d'une berthe à châle, bordée de guipure russe (en fil écru et rouge); cette berthe se termine à la taille par un flot de ruban rouge. Le bas du vêtement forme des revers qui se renversent à droite et à gauche; ils sont garnis de même. Un groupe de plissés reboussés de guipure orne les côtés derrière. Le parement des manches est encadré pareillement. — Lingerie festonnée et cravate rouge. — Chapeau *bergère* en paillason, entouré de coquelicots, avec nœud de ruban rouge derrière. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la figurine colorisée L. n° 177.

Annexe spéciale aux éditions nos 3 et 4.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Costume court en linon rose. — Jupou sans traîne, rayé d'entre-deux de guipure russe, et entouré d'un plissé et d'un volant de guipure. — Tunique « lavandière », rattachée derrière par deux lés plissés formant un large nœud et de longs pans flottants; le tout est garni de guipure. — Corsage (genre blouse) rayé d'entre-deux et entouré d'un volant de guipure; un coquillé de dentelle suit le bord de l'ouverture devant, et le corsage est serré à la taille par une ceinture de ruban rose. Le col rabattu et les parements des manches sont garnis de même dentelle. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille ondulée, à fond pointu et fendu derrière. Garniture de plumes blanches et de ruban de satin rose. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

LA MODE EN RELIEF

Sous ce titre : *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette sous toutes ses faces à la fois. C'est une figurine colorisée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Préval, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois représente un type de costume court de ville, d'exposition ou de voyage.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire *franco*, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. Ad. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner d'avance pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

Ad. G. ET FILS.

LA JEUNESSE A PERPÉTUITÉ

Au moment du départ pour la campagne et les stations thermales, et alors que la chaleur ou le hâle viennent produire des effets si désastreux sur tant de visages, il n'est pas inutile de dire quelques mots d'une question qui intéresse l'élément féminin tout entier.

L'emploi des corps gras sur la peau, — du col-cream, par exemple, souvent préparé avec des acides, recouvert d'une couche de poudre de riz dans la composition de laquelle entre parfois une certaine proportion de plâtre passé au tamis de soie, — s'il n'a pas d'effet grave au point de vue hygiénique, a cependant pour résultat forcé le dessèchement de l'épiderme, qui finit par s'enlever par petites pellicules. En été, le rouge que donne la chaleur sera le fard le meilleur, et il n'est pas besoin en temps de canicule d'avoir recours aux petits pots pour prêter cet attrait au visage.

L'hygiène doit primer la parfumerie à la campagne.

Après avoir fait une ablution générale à l'eau froide, couvrez-vous chaudement, et faites à pied une promenade d'une heure, au moins; l'exercice étant une condition essentielle de la santé, sans laquelle la beauté ne peut subsister, vous aurez accompli un article important du programme de se conserver en riant état.

L'eau fraîche appelle la réaction du sang et donne à la peau, naturellement, cette teinte rosée que recherchent tous les cosmétiques. L'exercice, secouant la torpeur qui résulte de la fatigue de la veille, rend au sang le mouvement régulier qui lui permet de répartir avec tant d'art, aux endroits fixés par la nature, ces fraîches couleurs qui sont le plus bel apanage des femmes.

Le docteur Constantin James, dans son excellent ouvrage sur la *Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste*, a donné les conseils les meilleurs sur les cosmétiques à employer par les femmes pour corriger la nature et l'embellir. Nous voudrions joindre à ses avis une recette pour se préserver à jamais des rides, recette d'une simplicité aussi grande qu'en est grande l'efficacité.

Il s'agit tout simplement de se laver, chaque soir, la figure et la poitrine avec de l'eau de riz extrêmement légère et tiède. Nous avons connu une femme qui est morte à l'âge de soixante-seize ans sans avoir une ride sur le visage et qui ne devait pas à d'autre recette que celle-là le résultat merveilleux qui étonnait tous ceux qui l'approchaient. Le procédé n'est pas compliqué et l'usage en est facile. Usez-en donc, mesdames, tandis que vous êtes jeunes encore, et plus tard vous vous en trouverez bien. On ne rend pas la jeunesse, mais on peut la conserver.

M^{me} de Montgolfier, veuve de l'inventeur des aérostats, s'éteignit à cent onze ans, ayant conservé la vue, l'ouïe, l'exercice des jambes comme à trente ans. Elle se levait de très-bonne heure, — détail à noter chez tous les gens devenus centenaires, — et allait chaque matin faire une promenade à pied dans les jardins du Luxembourg.

M^{me} de Bawr, le charmant écrivain, et M^{me} Arnault, la veuve de l'académicien, moururent quinquagénaires, lisant et brodant sans lunettes, ayant gardé toutes les facultés de leur esprit, grâce à un exercice régulier et à des ablutions quotidiennes à l'eau tiède.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

M^{me} Hahnemann, née d'Hervilly, vient de mourir. Quoique de fort bonne maison, elle se maria fort tard, et pour cause. Elle épousa le père de l'homœopathie, homme de talent, de cœur et de science, dont elle partagea les travaux : durant la vie d'Hahnemann, en effet, elle fut son secrétaire et son aide ; après sa mort, elle s'efforça d'être son successeur, mais en fut empêchée de par la loi. Il n'était point alors reçu que les femmes fussent médecins. Elle se retira donc sous sa tente, entourée de ses amis qui continuèrent de la consulter à l'occasion, ce dont ils se trouvèrent fort bien. J'en parle par expérience, puisqu'elle soigna et guérit mon fils dans une circonstance fort grave.

J'avais connu cette intelligente femme chez Kalkbrenner, qui recevait fort intimement son mari. Tout deux, à vrai dire, étaient Allemands et homœopathes, l'un par science, l'autre par imitation et surtout par genre : car nul ne se montrait plus prétentieux et surtout plus poseur que Kalkbrenner. Or, comme l'homœopathie avait tout d'abord été adoptée par les salons et qu'il était bien porté d'y croire, s'en faire le prophète était un fort joli rôle à adopter... pour qui pouvait se plaire à jouer un rôle!

Un autre Allemand qui formait le trio dans cette maison musicale était le docteur Koreff. Celui-là, par exemple, s'était très-carrément posé en antagoniste contre Hahnemann et sa méthode ; il avait du talent, de l'esprit, une verve endiablée, et leurs tournois étaient la plus plaisante chose du monde. Koreff était reçu dans la plus haute société de Paris : c'était le médecin de Talleyrand, qui disait de lui avec sa façon gouailleuse :

— Mon docteur sait tout, même un peu de médecine.

Il était aussi le médecin d'Eugène Sue, qui l'avait pris pour modèle dans son roman : *le Docteur noir*. Ce n'était donc point un ennemi à dédaigner que Koreff, et celui-ci se battait d'autant mieux, afin d'empêcher de se propager une médecine qui supprimait les drogues, qu'on prétendait qu'il avait passé un traité avec tous les pharmaciens de Paris pour leur fournir des clients.

Pour moi, je m'amusais fort en assistant à cette lutte acharnée entre les deux docteurs, regrettant beaucoup que Molière n'assistât point au même spectacle. Et ce n'était pas dommage qu'on eût là une occasion de s'amuser, car le maître de la maison était vraiment peu amusant de sa personne ; aussi comme tout le monde trouva juste cette oraison funèbre prononcée sur lui par Koreff, quand il apprit la mort subite de Kalkbrenner :

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il, comme il va ennuyer là-haut les chérubins, si on le nomme chef d'orchestre du paradis !...

Quant à Hahnemann, je vous l'ai dit, c'était plus un homme de science et de cœur que ce que l'on appelle un homme d'esprit, dans toute la légèreté du terme. Saxon d'origine, il avait eu pour père un pauvre diable d'ouvrier qui ne put le faire étudier qu'au prix des plus grandes privations ; mais comme la nature suppléait chez lui à ce que lui refusait la fortune, il put se faire recevoir docteur grâce à son travail ; seulement, n'ayant ni relations, ni prestige, et voyant qu'il ne pourrait jamais arriver par la route ordinaire, il chercha à s'en ouvrir une autre. Excellent chimiste, il entreprit une série d'expériences, qu'il exécutait souvent sur lui-même, dans le but de reconnaître les véritables propriétés des médicaments qu'ordonnaient ses confrères, — plus heureux qu'il ne l'était, puisqu'ils avaient des malades à soigner, — et en arriva à conclure que souvent les remèdes tuaient sûrement que le mal. Alors il déclara à haute voix qu'on ne devait employer les médicaments, quels qu'ils fussent, qu'à doses *infinitésimales*.

Ce fut en 1794 que, dans un hospice près Gotha, Hahnemann, put faire les premiers essais de sa méthode, et Dieu sait quelle tempête s'éleva contre lui, non-seulement de la part de ses confrères, mais surtout à l'instigation des pharmaciens dont il mena-

çait de ruiner l'industrie : aussi se vit-il obligé de fuir de ville en ville pour éviter les embûches qui lui étaient tendues.

A travers toutes ses pérégrinations, il se maria à une de ses compatriotes, eut une douzaine d'enfants et devint veuf. Alors il se fixa en France, y préconisa sa méthode, s'y fit des adeptes et épousa à l'âge de quatre-vingts ans, M^{lle} Mélanie d'Hervilly qui était encore une charmante femme et qui le rendit parfaitement heureux, pendant une dizaine d'années qu'ils vécurent ensemble. Elle ne s'occupait pas seulement beaucoup de médecine, mais encore des arts et des lettres, car elle était remplie d'esprit et de talent : aussi leur maison fut-elle fréquentée avec assiduité par des esprits d'élite ; leurs petites réunions du coin du feu étaient fort recherchées par les amateurs de bonnes causeries, au premier rang desquels brillait Sainte-Beuve, que Hahnemann avait guéri d'une maladie du larynx, je crois, et qui s'en montrait profondément reconnaissant.

Il était si charmant, Sainte-Beuve, quand il voulait bien s'en donner la peine ! Seulement il était susceptible et rancunier en diable ! Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, on sait comment il rompit avec la princesse Mathilde, quand celle-ci osa lui reprocher vivement la grande liberté qu'il avait prise de passer au journal *le Temps*, refusant de se laisser traiter par M. Rouher comme un ustensile qu'on peut déménager, sans le consulter, d'un journal officiel à un autre.

Du reste, ce n'était point du tout un courtisan, car en 1848 il n'avait jamais mis les pieds aux Tuileries, et en 1861 il n'avait pas encore vu l'empereur. Lorsqu'on le pria de faire l'éloge de la *Vie de César*, en lui promettant une place au Sénat comme récompense, il répondit :

« Je serai du Sénat ou je n'en serai pas, mais je n'écrirai jamais rien sur ce livre, car je ne veux pas flatter César, qui n'est point d'ailleurs un César généreux, puisqu'il ne laisse pas circuler *l'Histoire des princes de Condé* par le duc d'Aumale. »

Sainte-Beuve a eu dans l'esprit et le caractère toute la simplicité démocratique ; pourtant personne n'a été plus impopulaire que lui, et parmi ses confrères, Balzac l'ayant intitulé *Sainte-Beuve*, — et parmi les grands, qu'il ne savait pas flatter, — et même parmi les démocrates de l'époque. Ainsi, un certain jour, au Collège de France, — le même où M. de Cumont, ministre de l'instruction publique par la grâce du Saint-Esprit, demandait « s'il y avait des dortoirs », — une jeunesse étourdie l'accueillit en lui jetant des gros sous comme symbole de son talent qu'elle avait l'erreur de croire véral ; et pourtant, dans sa vie, on ne trouve nulle trace de ce goût de l'intrigue auquel de notre temps même de très-nobles natures se sont abaissées.

Mais si nous revenions un peu à M^{me} Hahnemann, que nous avons abandonnée pour suivre ses amis...

Elle était l'âme de sa maison, qu'elle gouvernait avec une habileté consommée ; il lui était donc permis de donner un peu au luxe, n'ayant point d'enfants et étant au fond assez égoïste : deux conditions excellentes pour jouir largement de la vie, quand la fortune souffle dans les voiles de votre barque ; et son mari, avec son aide, gagnait assez d'argent pour qu'elle pût ne se rien refuser.

Quant au physique, M^{me} Hahnemann était grande, blonde, mince, avait l'air parfaitement distingué et prétendait porter sur sa figure l'écusson de sa famille, étant née fille de qualité. Au moral, elle était gaie, spirituelle, mais un tantinet moqueuse, ce qui faisait paraître son caractère un peu inégal et capricieux : car on la voyait quelquefois sacrifier une amie à un bon mot, ce qui toujours fait rire la galerie, mais ce qui rarement vous fait aimer. C'était grand dommage pour elle, car elle avait tout vu, connaissait tout, se souvenait de tout ; c'était une vraie chronique vivante, et comme elle appartenait au meilleur monde, sa conversation, quand elle le voulait, était des plus attrayantes : aussi avait-elle eu l'honneur d'être admise dans le petit salon bleu de M^{me} Récamier, où « M. de Châteaubriand, comme un dieu dans son sanc-

de ville en
me de ses
soud. Alors il
es sages et
Nerville qui
parfaitement
ent ensemble.
obscure, sans
d'esprit et le
assiduité par
le. Il était
s, au premier
en avait guéri
strait profon-
lait bien s'en
ranconner en
ait content
ous lui repro-
de passer au
r M. Bouvier
onsultier, d'un
or en 1848 il
il s'avait
l'âge de la
une recom-
d'étrai je-
e, qui n'est
e pas cirales
oute la simpli-
s. inopérants.
l'ami Socrate
de flatter, — e
un certain jour,
ost, ministre de
prit, demandait
de l'arceueilli en
dent qu'elle avait
ie, on ne trouve
tre temps même
mann, que tous
mail avec une la-
donner un peu de
over égide : dent
e la vie, quand la
et son mari, avec
et ne se rien valent.
grande, blanch
étendait porter se
ille de qualité. La
minet moqueuse. et
il et capricieux : or
un bon mot, ce qu
ent vous lui aient.
ait tout va, com-
e classique vout.
de, si convenant
ités : sans vaine
e bleu de P' lica-
rien dans un sac.



L N 177

Imp. H. Lefevre Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs

... dit-elle, s'éco
... à venir les aut
... mes amis et su
... être un peu trop
... dit d'eux :
... la vérité n'a
... compte de son
... mais que les aut
... pourquoi elle fut
... et la vogue l'es
... et seule. — Et j
... moral, en disant
... mieux qu'esprit

CHRONI

... à nous où chacun
... est encore nulle p
... c'est la revanche
... à fait vivre dans
... ans de quelque
... est bien chez soi
... on l'en dort à se
... défilés et défilés
... au po des marmots
... à essayent pas
... que l'habitude
... air entraînent lo
... ces remarque
... l'an procha
... de bo
... leur loyer. Qui d
... rend, sinon pour
... dans quelque stat
... . Je quitte une excell
... me, dans le temps d
... et chaudes soirées; on
... à Etretat, à
... quait? De la
... le plus souvent un
... et tout cela sou
... suite de singulier
... à fini avec les bo
... par un bal
... Le jardin de
... , était illuminé
... les terres, des
... du fond du ja
... un aspect
... ventiennes,
... Bois de Boulogne
... les allées du jardin
... l'hôtel (ancien hôtel
... (Louis Bonaparte) ét
... une heure, la circula
... d'efformes étrange
... un arnes et de nos é
... Président de la
... le bal de
... et les ministres
... du souper, on a
... métallé dans le jardi
... première fois, croyons-

tuire, disait-elle, s'écoutait beaucoup trop parler, ne daignant pas assez écouter les autres. »

Comme ses amis et surtout ses amies lui reprochaient quelquefois d'être un peu trop... comment dirai-je? sincère dans ce qu'elle disait d'eux :

« Mais la vérité n'est-elle pas un peu glacée quand elle sort toute trempée de son puits!... » répondait-elle en riant franchement, tandis que les autres riaient un peu jaune.

Voilà pourquoi elle fut bien délaissée dans sa vieillesse, quand la fortune et la vogue l'eurent abandonnée, et pourquoi elle mourut triste et seule. — Et j'ai bien envie de finir cette lettre comme un conte moral, en disant que cela prouve, une fois de plus, que bonté vaut mieux qu'esprit.

Comtesse de Bassanville.

CHRONIQUE MONDAINE

Voici la saison où chacun, émigrant hors de chez soi, va trouver qu'il n'est encore nulle part aussi bien que dans sa propre maison. C'est la revanche de *l'at home* par comparaison avec le dehors. Il faut vivre dans un hôtel meublé, résider dans la villa « au mois » de quelque *watering-place* pour apprécier à quel point l'on est bien chez soi, là où l'on est le maître, où l'on mange et où l'on dort à ses heures, où les malles n'ont pas besoin d'être faites et défaites chaque jour, où dessus vos têtes ne dansent pas des marmots et où dessous vos pieds des apprenties cantatrices n'essayaient pas des roulades.

Tous ceux que l'habitude, le soin de leur santé ou le besoin de changer d'air entraînent loin du logis en ce moment, reconnaîtront combien ces remarques sont justes, ce qui ne les empêchera pas, d'ailleurs, l'an prochain, en dépit de leurs lamentations et de leurs déceptions, de boucler leur valise et d'abandonner de nouveau leur foyer. Qui donc ne va pas aux eaux aujourd'hui? Qui ne se rend, sinon pour un mois ou deux, au moins pour trois semaines dans quelque station thermale, dans quelque hain de mer?... On quitte une excellente résidence dans le meilleur temps de l'année, dans le temps du soleil, des fruits, des fleurs, des belles et chaudes soirées; on va à Luchon, à Caunterets, à Vichy, à la Bourboule, à Etrétat, à Saint-Valery, voire à Ems ou à Spa, et l'on y trouve quoi? De la fraîcheur et de la pluie, du vent et de la bise, le plus souvent un gîte abominable, une nourriture de table d'hôte, et tout cela sous prétexte de plaisir!... Ah! la vie humaine est faite de singuliers arrangements.

Paris en a fini avec les bals et les fêtes. Le ministère de la guerre a clôturé par un bal des plus brillants la série des réceptions officielles. Le jardin de l'hôtel, qui s'étend le long de la rue de l'Université, était illuminé *a giorno*: des jets de gaz se mêlaient aux fleurs des parterres, des feux de Bengale verts et rouges émergeaient du fond du jardin et venaient, de temps à autre, prêter aux massifs un aspect fantastique. Les arbres étaient chargés de lanternes vénitiennes, à l'instar de celles qui ont eu tant de succès au Bois de Boulogne, lors de la fête du 30 juin.

Quoique les allées du jardin fussent remplies de monde, les salons de l'hôtel (ancien hôtel de Brienne et plus tard résidence de M^{me} Lætitia Bonaparte) étaient si encombrés que, de onze heures à une heure, la circulation s'y trouvait des plus pénible. Une foule d'uniformes étrangers se mêlaient, à cette fête, à ceux de toutes nos armes et de nos écoles militaires.

Le Maréchal-Président de la République et la duchesse de Magenta honoraient le bal de leur présence, ainsi que le maréchal Canrobert et les ministres présents à Paris.

En dehors du souper, on a beaucoup remarqué un *bar* démocratique, installé dans le jardin, et où la bière coulait à flots. C'est la première fois, croyons-nous, que la liqueur de Gambrinus

fait son apparition dans une fête officielle. Elle a été, du reste, la très-bien venue.

Dimanche dernier, il y a eu fête de nuit costumée dans les jardins et à l'hôtel d'Aquila, chez M^{me} Ratazzi. Les femmes devaient être en domino et les hommes en manteau vénitien.

Parmi les individualités mondaines en déplacement à Paris se trouve M^{me} la vicomtesse Vigier, pour qui le maire de Nice sollicite la croix de la Légion d'honneur en récompense des services qu'elle a rendus aux pauvres de cette ville. La vicomtesse Vigier voit ainsi s'accomplir la destinée prestigieuse que lui prédit une fois en Allemagne une chanteuse des rues à qui elle avait donné une pièce d'or. Cette chanteuse remit, dit-on, à la vicomtesse, — alors jeune fille, et qui s'appelait Sophie Cruwell, — un petit médaillon de vermeil sur lequel étaient gravés ces mots : « Allemagne, Italie, Angleterre, France; Elvira, Norma, Abigail, Leonora, Valentine... » — Toutes ces étapes lyriques, Sophie Cruwell, devenue la Cruvelli, les a parcourues avant d'épouser le vicomte Vigier. C'est pour elle que Meyerbeer écrivit *l'Africaine*, et c'est sa retraite du théâtre qui empêcha l'illustre maître de donner de son vivant sa partition à la scène.

La Légion d'honneur, réclamée pour la vicomtesse Vigier, mettrait le sceau à cette existence, qui n'a connu que le succès, la fortune et le bonheur : ce qui prouve qu'elle en était digne.

Toutes les familles qui comptent la grandesse espagnole au nombre de leurs titres de noblesse ont nécessairement pris le deuil de la reine Mercédès d'Espagne. A cette occasion, il est à remarquer qu'une foule des prescriptions de l'étiquette d'autrefois sont tombées en désuétude. Il eût été, en effet, fort incommode, à notre époque, pour les grandesses d'Espagne, de paraître en public enveloppées de la tête aux pieds d'une mante ou voile, qui devait traîner de trente-six pieds de roi, ni plus ni moins, suivant l'aunage de l'étiquette du Louvre, au temps passé.

Avant la Révolution, on était extrêmement rigoureux sur la question du deuil. A la mort de l'ainé de la famille, on prenait, dans la noblesse, le deuil de père, ce chef de la maison ne fût-il votre cousin qu'au vingtième degré. Les bourgeois et même les gens de condition n'auraient pas osé adopter cette coutume; par cet assujettissement, la noblesse témoignait de la dignité des races. Il est vrai que la duchesse de Berry, fille du régent, fit abrégé de moitié la durée de tous les deuils de famille ou autres, mais elle eut une peine infinie à faire accepter cette innovation. Et même après qu'on l'eût insérée dans les *Colombats*, à la majorité de Louis XV, la noblesse d'Artois, de Bretagne, du Languedoc, du Dauphiné et de Bourgogne, ne consentit jamais à se conformer à ce programme.

A entendre certaines gens, il semblerait que, de nos jours, les femmes aient atteint, en fait d'ajustements, le dernier degré d'aberration. Que dirait-on de cette toilette portée par une douairière, à la fin du règne de Louis XIV (elle en était restée aux modes de la Fronde)? « Un habit ouvert, ajusté de millerets, sur un bas de robe en toile d'argent, où l'on voit toutes les bêtes de l'arche, en broderie en relief. Avec cela, cinq rangs de cornettes empoissées. » La belle duchesse de Longueville porte aussi ce costume, dans un de ses portraits, et cet autre accoutrement : « Un bas de robe en velours mordoré, ajusté de bonnes-grâces, lesquelles sont relevées en manière de draperies, par des papillons énormes en porcelaine de Saxe. » Puis encore : « Une jupe en drap d'argent, dont le devant consiste dans un orchestre en triangle et composé de cinq ou six rangées de gradins, couverts de musiciens brodés en relief, avec leurs instruments et des joues plus grosses que des prunes. »

Allons! il faut avouer que les modes de 1878, malgré l'exagération du collant, sont encore moins extravagantes que beaucoup de celles qui firent fureur aux siècles passés.

BACHAUMONT.

FLANCHE G. N° 926. — DESCRIPTION, PAGE 350.



TOILETTES DE PROMENADE. — DESSIN DE M. O. TOFANI.

Modèles de M^{me} BRÉANT-CASTEL (rue du Quatre-Septembre, 12). — Prix des patrons épinglés : 5 francs



L. Levy, impr. des Marais, 66.

Julie Duvoy

*G. Guillaumet 1853**

Ad. Goubaud, 20 Pte St. Marc, Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du quatre-Septembre, 3

Cinture Régente et Jupons de M^{me} De Vertus Sœurs, rue Aubert, 12.

Parfumerie Hygiénique Pulchérie de Schlumberger, rue Bergère, 26.

Entered at Stationer's Hall.



TOILETTE

PLANCHE G. N° 906. — DESCRIPTION. PAGE 350.



TOILETTE DE VISITE (DEVANT ET DOS). — DESSIN DE M. H. JANET.

Modèles des magasins du Coin de Rue (rue Montesquieu, 6). — Prix du patron épinglé : 6 francs.

CHIFFON

(NOUVELLE. — SUITE.)

IX

Si jamais grand roi fut surpris, étonné, troublé, effrayé, consterné, confondu, c'est à coup sûr celui dont j'écris en ce moment l'histoire. Jamais il n'avait entendu raconter que pareille aventure fût arrivée à aucun de ses prédécesseurs ou de ses confrères en royauté.

— Qu'est cela? dit-il d'une voix étouffée. Que signifie cette mascarade, Tournapoint?

Mais Tournapoint ne répondit pas. Il était occupé à tenir l'étrier du prince Massakran, le nouveau roi. Ce fut le premier ministre qui répondit :

— Cela signifie que le peuple est las de ta tyrannie, Néron, de tes sottises, Caligula, de ta férocité, Troupmann, et qu'il a choisi pour souverain le plus grand des princes, le légitime héritier de la couronne, Massakran le Désiré. Vive Massakran! vive le roi!

Toute l'assemblée se prosterna, y compris les cent cavaliers qui venaient de mettre pied à terre.

Le roi seul et Massakran restèrent debout avec Chiffon.

— Ça! dit Massakran, déshabillez-moi ce drôle. Otez-lui le manteau royal, qu'il est indigne de porter.

Ce qui fut fait en un quart de minute. Le pauvre roi légitime n'eut plus pour se vêtir que son haut-de-chausses et sa chemise brodée. Heureusement on était dans la belle saison, et il n'avait pas froid.

— Maintenant, continua l'usurpateur, c'est à mon tour de m'asseoir sur le trône et de rendre la justice comme saint Louis ou Trajan. Grand-juge! où est donc le grand-juge?

— Me voilà, sire, me voilà! répondit celui-ci, qui se prosterna devant Massakran.

— Grand-juge! je suis content de toi.

— Votre Majesté est trop bonne.

— Je veux que tu m'aides de tes conseils...

— Avec plaisir, Majesté.

— Et que, par ta juste sévérité, tu fasses trembler les bons et tu rassures les méchants. C'est-à-dire, non, c'est tout le contraire... que tu rassures les méchants et que tu fasses trembler les bons... Non, non, ce n'est pas encore cela. Enfin, je veux que tu fasses ma volonté...

— Avec bonheur, sire.

— Et que tu fasses couper le cou aux scélérats qui se permettraient de résister à mon autorité.

— Avec ivresse, Majesté, avec ivresse!

— Pour commencer, je vais faire venir trente des plus riches bourgeois de la capitale. Mes coffres sont vides. J'ai besoin de les remplir dans les vingt-quatre heures. A quelle somme vas-tu les taxer? Songes-y bien. Je suis un grand roi; ne va pas lésiner avec moi.

— Sire, dit le grand-juge, je n'ai garde. Cent mille ducats par tête, est-ce suffisant?

— Cent mille! heu! heu! c'est bien peu! reprit Massakran. Je vois que tu ne connais pas assez les besoins du Trésor. J'ai de vastes desseins, grand-juge, je veux faire de magnifiques entreprises, j'aime la guerre et je veux récompenser magnifiquement les chefs de mon armée. Que dis-tu de trois cent mille ducats?

— Ah! sire, je dis que vous avez bien raison. Où donc avais-je l'esprit tout à l'heure? Trois cent mille ducats par tête de gros bourgeois, cela fait neuf millions de ducats pour le tout. C'est assez pour commencer.

— Bien parlé, grand-juge. Mais s'ils veulent garder leur argent!

— Sire, dit le grand-juge, les rois sont les représentants de Dieu sur la terre. Or, Dieu est le maître de nos biens et de nos vies, puisqu'il a tout créé et que d'un souffle il peut effacer sa création. Donc, les rois qui le représentent sont les propriétaires de tout.

— Très-bien, dit Massakran. Très-bien! très-bien! très-bien! On m'avait bien dit que tu raisonnais comme un Aristote.

Le grand-juge s'inclina modestement et continua :

— Si le roi est maître de tout, il peut prendre tout ce qui lui plaît. Donc, le bourgeois qui veut garder ses ducats, en résistant à la volonté du roi, résiste à la volonté de Dieu même; donc il mérite la mort en ce monde, et Dieu lui réserve sans doute la damnation dans l'autre.

— Puissamment raisonné, dit Massakran. Et tu te charges de condamner les bourgeois s'ils résistent?

— C'est mon devoir, Majesté, dit le grand-juge en mettant la main sur son cœur.

— C'est bien, reprit Massakran. Qu'on aille me chercher les trente bourgeois!

— Sire, dit un officier, suivant vos ordres on les a liés, ficelés et apportés dans une salle du corps-de-garde, à l'entrée de la poterne. Faites un signe, on va vous les amener.

Massakran fit un geste. Aussitôt on vit entrer les trente bourgeois. Chacun d'eux était entre deux soldats qui, le sabre nu, surveillaient tous ses mouvements.

— Faites avancer le plus riche, dit Massakran.

On obéit. Le malheureux était un gros homme pâle, épouventé, qu'on avait surpris pendant qu'il dînait avec ses amis, et qui, voyant ces armes, ce terrible appareil et surtout la mine farouche de Massakran, n'attendait plus que la mort.

— Ton nom? demanda Massakran.

— Carcajou, sire, Carcajou, banquier. La reine douairière, votre auguste mère, ici présente, me connaît bien...

— Carcajou, j'ai besoin de trois cent mille ducats.

— Trois cent mille ducats!... Sire, c'est une forte somme; mais avec de bonnes garanties, des hypothèques...

— Carcajou, tu ne m'entends pas? Es-tu pour moi ou contre moi? Parle.

— Sire, reprit Carcajou tremblant, je suis votre serviteur et votre esclave, mais...

— Carcajou, dit Massakran d'une voix tonnante, veux-tu me donner avant six heures trois cent mille ducats?...

— Sire, je le voudrais, mais c'est impossible... Ma caisse ferme à trois heures, et il est maintenant cinq heures. D'ailleurs, comment trouver en une heure une aussi forte somme? C'est tout au plus si je pourrais avec le secours de mes correspondants...

— Donc, tu refuses?

— Impossible, sire, tout à fait impossible. J'aimerais autant prendre la lune avec les dents.

Alors Massakran se tourna vers le grand-juge.

— Quelle peine mérite ce misérable? demanda-t-il.

— La mort, répondit le grand-juge.

— Coupez lui le cou, ordonna Massakran.

Ce qui fut fait en un clin d'œil. La tête et le tronc du malheureux Carcajou furent jetés à l'eau.

A cette vue, les vingt-neuf autres bourgeois offrirent de payer les neuf millions de ducats, y compris la part de Carcajou. On dépêcha aussitôt des cavaliers dans toutes les directions, et les prisonniers eurent promesse d'être délivrés aussitôt qu'on aurait payé en leur nom.

— Eh bien! ma mère, qu'en dites-vous? demanda Massakran à la reine douairière. Ne sais-je pas bien gouverner? Ne sais-je pas bien remplir mes coffres?

— C'est très-bien, dit la reine. Mais que vas-tu faire maintenant de ton rival?

C'est alors que Massakran se tourna vers le pauvre roi, qui, s'adossant au parapet, contemplait cette scène avec horreur, pendant que Chiffon, tournant le dos à tout le monde, semblait attendre et regarder au loin quelque chose.

X

Il y eut un instant de silence. Tout le monde attendait avec anxiété l'ordre de Massakran.

— Ma foi, dit-il enfin, je ne vois pas pourquoi je le traiterais mieux que Carcajou. Torterue, viens ici, et coupe-lui la tête.

A ces mots, le roi déchu se sentit frémir.

— Oublies-tu, dit-il à Massakran, que j'ai toujours eu pour toi l'amitié d'un frère ?

— Ton père a fait couper la tête au mien, répliqua Massakran.

— Mais le tien était un rebelle et un traître, dit le roi.

— Est-ce que tu crois que je vais passer le temps à plaider comme un avocat?... Torterue, fais ton office.

Le bourreau s'avança. Toute l'assemblée était haletante.

Le pauvre roi se tourna vers Chiffon et lui dit d'une voix lamentable :

— Adieu, Chiffon, je vois bien que tout est fini, et que je ne reverrai plus la douce lumière du jour, ni tes yeux bleus sous des sourcils noirs qui déplaisaient tant à cet imbécile de Tournapoint. Adieu, Chiffon, adieu.

— Sire, dit Chiffon à demi voix et regardant toujours la rivière, tâchez de gagner du temps. On ne sait pas ce qui peut arriver. Ah ! si mon grand-père Tapedru était là ! Si seulement mon pauvre Coco savait où je suis !

— Voyons, qu'on se dépêche ! cria Massakran.

— Au moins laisse-moi cinq minutes pour faire connaître mes dernières volontés, dit le roi déchu.

— Soit ! dit Massakran, mais, ce temps écoulé, qu'on en finisse ! J'ai d'autres affaires qui pressent.

Alors le roi retira de son doigt une bague ornée de diamants, et la mettant lui-même au doigt de Chiffon :

— Tiens, dit-il, c'est tout ce qui me reste. Ce brigand m'a tout pris : mon royaume, ma couronne et mon manteau royal. Il va me prendre aussi la vie. Chiffon, je te donne ce diamant. Si tu sors de cette caverne, souviens-toi que mon dernier regard a été pour toi... Ah ! Chiffon, si je m'étais marié, j'aurais voulu que la reine te ressemblât et qu'elle fût aussi belle et aussi bonne que toi... Tu ne m'oublieras pas, Chiffon?... Mais tu ne m'écoutes pas ?

Chiffon écoutait peut-être, mais elle pensait à autre chose.

— Sire, dit-elle à voix basse, ne nous attendrissons pas. Si l'on vous coupe le cou, le mien n'est guère en sûreté, car la reine douairière m'en veut terriblement, et Massakran va me reconnaître tout à l'heure ; mais, je vous le répète, gagnons du temps.

— Et comment ? dit le roi.

— Offrez quelque chose à ce brigand.

— Qu'est-ce qu'on peut lui offrir ? Il a tout.

— Offrez votre abdication, dit Chiffon. Ça lui fera plaisir. Et, pendant qu'on en discutera les termes, on ne sait pas ce qui peut arriver. Votre peuple se révoltera peut-être et prendra les armes pour vous...

— Ils m'ont tous abandonné, dit le roi, tous, même ce misérable Tournapoint que j'ai comblé de faveurs aujourd'hui même. Tiens, regarde, il fait la roue autour de Massakran, il se prosterne devant la reine douairière. Ah ! les hommes ! les hommes !

— Allons, Torterue, à l'ouvrage, mon bonhomme ! dit Massakran. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

Cette fois, le bourreau prit le pauvre roi par les épaules et le força de se mettre à genoux, la tête sur le billot. Puis il leva la hache.

— Abdiquez donc ! abdiqez donc ! souffla Chiffon dans l'oreille du roi. Je vois venir quelque chose.

— Attendez, cria le roi en relevant la tête. J'ai encore quelque chose à dire... J'abdique.

Massakran poussa un éclat de rire.

— Tu auras bien mieux abdiqé dans un moment, dit-il. Torterue, fais ton devoir.

Le bourreau remit la tête du patient sur le billot et leva de nouveau sa hache.

Mais le roi se débattit si violemment et détourna la tête si à propos, que la hache ne rencontra que le vide et frappa sur le billot.

— Damné maladroit ! s'écria Massakran. Qu'on lui coupe la tête sur-le-champ pour lui enseigner son métier !

Le malheureux Torterue fut saisi par deux soldats, décapité et jeté à l'eau dans le temps qu'un saint évêque emploierait à dire deux *Pater* et deux *Ave*.

— A celui-ci maintenant ! reprit Massakran en désignant le roi. Qu'on l'attache fortement et qu'on l'exécute !

— Mais puisque je vous dis que j'abdique ! cria le roi en se débattant toujours. J'abdique, tas de canailles ! J'abdique, scélérats, brigands !

Tout le monde était effrayé de ce spectacle. On murmurait presque.

Le premier ministre s'avança vers Massakran et lui dit à l'oreille :

— Sire, faites-lui toujours signer son abdication. Après cela, vous lui couperez le cou plus commodément.

— Tu crois ? dit Massakran.

— Oui, sire, j'en suis sûr. Il ne faut pas couper la tête à un roi couronné. C'est d'un mauvais exemple. On en ferait un martyr. Ayez son abdication d'abord ; vous serez alors un roi légitime et vous ferez tout ce qu'il vous plaira.

— Que de formalités ! dit Massakran avec un soupir.

Puis se tournant vers le roi déchu :

— Ecris ton abdication et signe, dit-il tout haut. Je te ferai grâce de la vie.

Le pauvre roi se trouva fort soulagé. On apporta de l'encre, du papier et le sceau de l'Etat. Il se fit délier les bras, trempa sa plume dans l'encrier, l'essuya légèrement sur sa manche parce qu'elle avait un fil au bout, et, mettant un genou en terre, écrivit ce qui suit :

« Moi, soussigné, prince souverain et roi légitime du vaste empire qui s'étend depuis... »

Pendant qu'il écrivait, la reine mère dit à Massakran :

— Mon fils, tu te fais justice. C'est bien. Mais tu vas me faire justice aussi ou plutôt à toi-même. Regarde cette jeune fille mal vêtue qui nous tourne le dos... La reconnais-tu ?

— Ma foi, non, dit Massakran. Elle est assez bien tournée, mais vue de dos...

— Malheureux ! interrompit la reine douairière, c'est elle qui a découvert ta conspiration, c'est elle que tu as fait jeter à l'eau ce matin, qui t'a dénoncé ce soir (heureusement le grand-juge et le premier ministre m'ont avertie à temps et ont empêché que cet imbécile qui abdique en ce moment prit des mesures pour te faire arrêter) ; c'est ta plus redoutable ennemie ; c'est Chiffon.

— Tiens, c'est vrai, dit Massakran. Ah ! parbleu ! elle ne m'échappera pas deux fois. Gardes ! empoignez-moi Chiffon, recourez-la dans son sac et jetez-la dans la rivière. Je veux qu'elle serve de pâture aux écrevisses.

En même temps il fit deux pas vers elle et voulut la saisir par le bras ; mais Chiffon s'écria :

— A moi, Coco ! à moi !

Au même instant, une masse énorme grimpa sur le parapet,

se jeta sur Massakran avec un grognement terrible et le renversa par terre.

Derrière l'ours venait un homme à barbe blanche, mal vêtu, armé d'un long bâton de bois de houx, qui se plaça entre Chiffon et les soldats et commença un moulinet si terrible, que tous les voisins s'écartèrent avec précipitation.

Tout cela s'était fait si vite, que Chiffon se trouva délivrée et Massakran prisonnier avant qu'on eût eu le temps de la réflexion.

— Ah! grand-père, dit Chiffon, je savais bien que tu viendrais. Je n'avais pas peur, va!

Et elle se jeta à son cou pour l'embrasser.

L'un des soldats voulut profiter de ce que Tapedru, en la serrant sur son cœur, avait le bras gauche embarrassé, et s'approcha trop près de Tapedru; mais ce fut une mauvaise idée, car le vieux lui cassa le poignet d'un coup de bâton.

— Maintenant, dit Tapedru en se tournant vers les assistants, causons.

Pendant ce temps, le pauvre Massakran à demi étouffé poussait des cris furieux, et l'ours noir, couché sur sa poitrine, grognait d'un air de satisfaction.

XI

Voyant ce calme et cette tranquillité, la reine douairière reprit courage. Elle s'avança vers le vieux Tapedru et lui dit :

— Misérable! vas-tu assassiner ton roi légitime, l'auguste Massakran I^{er}?

— Où est-il, mon roi légitime? demanda le vieillard en allumant sa pipe.

— Je suis là, brigand! je suis là! cria Massakran d'une voix haletante.

— Ah! c'est ça! dit Tapedru en désignant Massakran avec la pointe de son bâton; c'est ça, le roi légitime, Chiffon?

Avant que Chiffon pût répondre, le roi déchu, qui était en ce moment occupé à rédiger son projet d'abdication, se leva tout à coup, et se précipitant vers Tapedru :

— C'est faux! cria-t-il. C'est l'usurpateur, lui! C'est moi qui suis le roi légitime.

— Brigand! c'est toi qui mens! cria Massakran à son tour.

— Scélérat! dit l'autre. Tu voulais me faire couper le cou!

— Traître! reprit Massakran...

— Voyons, dit Tapedru, accordez-vous. Lequel de vous deux est légitime?

— C'est moi!

— Ce n'est pas lui, c'est moi!

Le vieillard se tourna vers sa petite-fille.

— Chiffon, dit-il, roi légitime ou usurpateur, je m'en moque. Mais quel est celui qui t'a fait coudre dans un sac et jeter à l'eau ce matin?

— C'est celui-ci, dit la jeune fille en désignant Massakran.

— Bon! continua Tapedru, son affaire est claire. Œil pour œil, dent pour dent, mon prince. Tu vas visiter le royaume des taupes... Toucher à Chiffon, mauvais coquin!...

— Ah! Chiffon, que ne te dois-je pas! s'écria le roi. C'est toi qui me rends ma couronne! C'est toi, ou plutôt ton vénérable grand-père...

— Pas si vite! dit Tapedru. Je ne rends rien du tout. Je comprends mon bien, c'est-à-dire Chiffon. Quant à la couronne, elle est à terre maintenant. La ramasse qui voudra.

Les assistants se regardaient indécis. La reine douairière criait de toutes ses forces :

— Mes amis, laissez-vous votre roi, le brave Massakran I^{er}, mon auguste fils, aux mains de son ennemi?...

— De quelles mains parlez-vous? dit Tapedru. Coco n'a que des pattes et n'en est pas honteux. Que votre fils soit auguste ou non, c'est à Coco de décider de son sort.

— Madame, dit le premier ministre à voix basse, c'est partie manquée ou plutôt remise à un autre jour. Sauvons d'abord le prince Massakran; la vengeance viendra plus tard. Donnez-moi vos pleins pouvoirs pour traiter.

— Ah! dit la reine en soupirant, faut-il que ce maudit quardrupède fasse échouer misérablement la plus noble et la plus glorieuse entreprise! Faites pour le mieux, cher ami...

— Vénérable Tapedru, dit le ministre en s'avançant, rendez-nous le malheureux prince qui est votre prisonnier...

— Au nom du ciel, ne le rendez pas! dit le roi effrayé. Dès qu'il sera libre, il vous fera tuer par ses gardes!

— Ça, c'est probable, dit Tapedru d'un air pensif.

— Ah! cria Massakran à demi étouffé, délivrez-moi, généreux Tapedru. Je jure par tous les dieux et toutes les déesses que je serai à jamais votre ami!

— Toi, dit Tapedru, tu n'as pas la parole. Dis un mot de plus... Je fais aussitôt un signe à Coco, qui t'étranglera comme un poulet.

— Hélas! s'écria Massakran, si ce supplice dure encore quelques minutes, je vais rendre l'âme. Chiffon, généreuse Chiffon, ayez pitié de moi. Délivrez-moi!

— N'en faites rien, dit le roi. Souvenez-vous que ce brigand vous a fait jeter dans la rivière.

— Chiffon, reprit Massakran, je me repens. J'ai été trompé sur votre compte. Vous savez, les princes sont souvent trompés; ils sont entourés de flatteurs qui ne cherchent qu'à leur déguiser la vérité...

— Attrape en passant, Tournapoint, dit Chiffon.

— Sauvez-moi la vie, continua Massakran. J'ai des trésors, je les mets à vos pieds...

Chiffon secoua la tête.

— Qu'est-ce que cela me fait? dit-elle. Mon grand-père et Coco ne me laissent manquer de rien.

— Eh bien, dit Massakran, veux-tu être reine, Chiffon?

— Euh! euh! je n'y tiens pas, répondit-elle. Qu'en pensez-tu, grand-père?

— Je pense, dit le vieux Tapedru, que c'est un bon métier pour les femmes qui aiment à vivre sans rien faire.

— Et comment serai-je reine? demanda Chiffon.

Un éclair de joie brilla dans l'œil de Massakran.

— Fais-moi rendre la liberté d'abord et ensuite la couronne, dit-il. Et moi je t'épouserai demain matin, je le jure.

A ces mots, la reine douairière poussa un cri d'indignation.

— Comment! dit-elle, une petite paysanne s'assiérait sur le trône à côté de mon fils!

— Taisez-vous donc, madame! dit le premier ministre à voix basse. Laissez Massakran promettre tout ce qu'il voudra à cette petite coquine. Demain, nous la ferons recoudre dans le sac.

De son côté, le roi déchu, plus inquiet que jamais pour sa couronne et pour sa vie, se précipita à genoux devant Chiffon.

— Et moi, dit-il, belle Chiffon, si tu veux m'accepter pour mari, je vais te conduire à l'autel sur-le-champ.

— La couronne en tête? demanda Chiffon.

— Je le jure. Souviens-toi, Chiffon, que je t'avais donné ma bague en diamants; ce sera, si tu veux, ton anneau nuptial.

Chiffon regarda le roi en souriant et parut hésiter.

— Oui, dit-elle, la reine Chiffon, cela ferait bien dans l'histoire.

— Voyons, décide-toi, reprit Tapedru; Coco s'ennuie, et ces seigneurs qui nous regardent pourraient s'impatienter. Veux-tu être reine? Ne le veux-tu pas?

— La couronne me plaît assez, répondit Chiffon. C'est le mari qui ne me convient pas.

Alfred ASSOLLANT.

(La suite au prochain numéro.)

LA CONSOLATRICE

(NOUVELLE)

Un soir d'automne, sur le pont de bateaux qui rattache à Cologne la petite ville de Deutz, un jeune homme à la démarche lente et mélancolique s'arrêta quelques instants près d'un autre jeune homme, lequel regardait fixement courir les eaux du fleuve. Les étoiles commençaient à luire au ciel, et de vacillantes lumières à briller sur les deux rives du Rhin. L'obscurité descendait sur le pont.

— Est-ce toi, Hermann? dit à l'homme immobile celui qui venait de s'arrêter près de lui.

— Oui, Walter, c'est bien moi, dit Hermann qui s'était retourné avec empressement au son de cette voix amie.

— Et que fais-tu? que penses-tu, à cette heure, sur ce pont, regardant couler l'eau, et l'air aussi triste que moi?...

— Je me demande, Walter, si la vie vaut la mort, si le néant n'est pas préférable à nos agitations, s'il n'est pas mieux de livrer son corps aux flots que son cœur à toutes les épreuves du sort...

— Ne laisse pas le désespoir te répondre, ami; mets ton bras sous le mien et allons loin d'ici. Si la vue de l'eau te jette dans des rêveries sinistres, elle me fait aussi songer à la fin de tout... et Dieu veut qu'on attende.

Hermann se laissa doucement emmener. Pendant un peu de temps, ils marchèrent en silence; Walter renoua le premier l'entretien.

— Hermann, dit-il, tu as donc aussi bien souffert?

— Walter, quand de bonne foi, simplement, résolument, on pense à mourir, c'est qu'on n'a plus l'espérance, et pour l'avoir perdue il faut avoir beaucoup souffert. Tiens, tu es poète, tu m'aimes, et comme moi je te vois désolé: laisse un peu ma douleur s'épancher dans la tienne; cette triste joie sera peut-être pour moi la dernière...

En ce moment, la nuit était tout à fait venue, mais la lune avait paru à l'horizon des Sept-Montagnes. En s'élevant doucement dans la brume des soirs d'automne, elle éclairait d'une lueur sereine la campagne verte encore où les deux amis avaient porté leurs pas... Ils étaient déjà moins malheureux.

— Oui, disait Hermann, dans ce temps-là mes jours semblaient bénis! J'entrevois l'avenir à travers des songes enchantés, j'aimais tous les hommes comme j'aurais aimé des frères, je ne doutais de rien, je ne baïssais rien, je ne redoutais rien. Le peu d'argent que mon père m'avait laissé en mourant dépassait tous les besoins que je pouvais imaginer. J'en donnais plus aux malheureux qu'à la satisfaction de mes désirs: il y a tant de malheureux! j'avais si peu de désirs!...

« J'allais donc, ivre du présent, insoucieux de l'avenir, sans seulement songer au jour où mon argent finirait. J'avais dans mon logis, d'ailleurs, un trésor qui me semblait éternel: le clavecin qu'en mourant m'avait légué ma mère!... Enfin, Walter, que te dire de plus que ce seul mot: j'étais heureux! Oui, ce temps-là pour moi, c'était bien le bonheur. Mais personne de ceux qui ont une âme, et toi surtout, poète, personne ne peut comprendre le bonheur de l'être qui vit seul... Je n'étais pas seul, Walter, j'avais une amie... ô regrets désespérés! une vierge candide, au regard lumineux sous un front pâle, au sourire consolant sur une bouche en fleur! Belle et simple comme la nature, couronné de lis et de bluets, la voix pure comme un chant d'oiseau, elle accourait à mon seul désir, à mon premier appel... et je la désirais sans cesse et je l'appelais toujours... Je crois qu'elle venait du ciel.

« Sa place favorite, dans cet humble logis que sa grâce enchantait, que parfumait sa venue, était au pied du clavecin. Sou-

vent, bien longtemps encore après l'instant où elle était arrivée, comme portée sur un rayon de soleil ou dans un souffle de printemps, nous nous trouvions unis devant mon cher instrument; les chants qui s'en élevaient alors devaient monter aux cieux, y réjouir ma mère, car ils étaient si doux, si remplis d'espérance, de divine foi, d'amour, que sur leurs ailes les anges devaient les recueillir dans l'air! Alors aussi, entre deux cantiques, il arrivait que ma compagne baisait mon front vierge de rides, puis elle me montrait au loin, à l'horizon riant de ma jeunesse, une austère statue au front ceint de lauriers; à ses pieds fumait l'éternel encens des générations, elle tenait dans la main une palme enflammée, et je la voyais si grande, que son front me semblait atteindre au firmament...

« — Regarde, enfant élu, me disait ma compagne, regarde cette divinité qui là-bas t'appelle: c'est la gloire!... »

« Un jour, Walter, je vis entrer dans ma demeure d'artiste une femme qui d'abord me fit peur; elle avait le teint livide et le front sillonné. Sa bouche ne devait point connaître les sourires, et ses yeux fatigués de pleurs se fermaient souvent comme s'ils ne voulaient plus rien voir dans la vie. Sous sa maigre poitrine on supposait un cœur racorni, que nulle émotion humaine ne devait plus faire tressaillir. Cette femme ferma les yeux devant mon épouvante et d'un pas rapide s'avança vers moi. J'étais debout devant mon clavecin. Elle posa sur mon épaule une main sèche et vigoureuse encore et me courba rudement. Je tombai assis, ma main rencontrant l'ivoire, qui laissa échapper un soupir plaintif.

« — Appelle ton amie, me dit ce spectre de femme, et chante; je le veux.

« Elle vint, ma divine compagne, et s'assit auprès de moi; mais qu'elle était triste et languissante! Nous chantâmes... Hélas! bientôt le souffle nous manqua, et, sans que je pusse la retenir par aucune prière, la douce vierge me quitta, les yeux pleins de larmes, le front penché.

« La nuit qui suivit me fit faire l'apprentissage de la douleur; plains-moi, bon camarade, je suis devenu bien savant.

« Quelques jours après, la femme maigre revint, elle commanda comme la première fois et je fus forcé d'obéir; mais ma mélancolique amie, qui n'était venue à moi qu'après quelques prières, m'abandonna plus tôt... Bientôt, Walter, j'eus pour seule compagne le spectre; la blanche fille couronnée de lis et de bluets ne revint plus. Je chantais pour l'appeler... Rien: mes accords étaient glacés, glacés par l'absence de mon idole adorée et par la présence de cette femme livide, toujours là à mes côtés et me regardant chanter d'un visage où rien ne se reflétait: elle n'entendait pas.

« Et depuis, frère, je souffre tous les jours davantage, aucune vision ne me montre plus la gloire, je végète dans l'ombre, misérable, découragé, doutant du ciel... Et je me sens mourir lentement, car ma compagne, c'était tout pour moi, le paradis sur la terre, et je ne la verrai plus...

— Oui, Hermann, je le vois, reprit après un silence le poète Walter, tu souffres bien, et tu croiras que je comprends ta douleur quand je te dirai qu'en elle j'ai reconnu la mienne. Moi aussi, je suis de ceux à qui Dieu a donné une muse pour ange gardien; à toi les chants, à moi les vers! Tu avais reçu le clavecin de Mozart, j'avais saisi la lyre de Pétrarque; on ne se dévoue pas impunément à ces symboles de gloire et de génie, il faut souffrir pour y attacher la dernière corde, celle qui va dans les cœurs y réveiller les larmes!... Espérons, Hermann, qu'un jour Dieu nous rendra à chacun notre instrument complet! Moi aussi, j'ai eu une compagne longtemps fidèle à ma jeunesse, idolâtrée par mon cœur, toute ma joie, toute ma sève, tout mon avenir! La tienne descendait du ciel, c'était une fille de Dieu: on la nomme la Mélodie. La mienne avait la même origine, c'était sa sœur: on l'appelle la Poésie. Mais dans un jour funèbre tu as vu paraître au

seuil de ton logis cette femme aveugle et sourde, la Nécessité. Et moi j'ai eu pour hôte un fantôme aussi horrible, aussi implacable, comme elle aveugle et sourd : l'Ambition. Tu vois bien que moi aussi j'ai beaucoup souffert. A l'heure qu'il est, j'aime sans espoir, mais du moins l'amour a chassé de ma demeure l'ennemi qui me possédait, la poésie y reviendra... Toi, en attendant que tu aimes d'amour, travaille, Hermann : le travail bannira la nécessité, et la mélodie bien-aimée reviendra s'asseoir auprès de toi... Et puis, nous nous sommes rencontrés ce soir : ne vois-tu pas là un présage heureux !

Les deux amis s'entretenaient quelque temps encore et achevèrent leurs confidences ; ils n'échangeaient point de banales consolations, ils laissaient leurs cœurs se déverser l'un dans l'autre, et Dieu envoyait passer entre eux l'ange béni de l'espérance...

Quand ils rentrèrent dans Cologne, la nuit était avancée. Chacun regagna sa demeure au milieu d'un calme parfait. Comme ils rentraient, le cœur palpitant encore des chauds élans de leur amitié, Hermann trouva sa compagne revenue et assise à son clavecin. Walter, lui, revit son amie devant la petite table où les vers dormaient dans l'encrier. Heureux à la même heure par suite de leur rencontre, tout à coup ranimés et pleins de foi, ils commencèrent en même temps un chant de l'âme sur ce qui avait ramené chez eux la poésie et la mélodie... Et si quelque esprit du soir, planant sur la vieille cité chère à Rubens, écouta dans cette nuit tout ce qu'elle laissa entendre, il put recueillir un double cantique, une hymne ardente et pure qui, s'élevant dans un fraternel accord des deux extrémités de la ville, commençait par ces paroles :

« Sainte amitié !... »

Edouard PLOUVIER.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — Pendant que le Théâtre-Lyrique ressuscite à la salle Ventadour sous la direction de M. Escudier et daigne servir au public l'œuvre d'un compositeur français en attendant que la dernière partition de M. Verdi, tout exprès traduite, y puisse prendre la place d'honneur, l'Opéra-Comique ajoute à son répertoire un ouvrage en deux actes, *Pépita*, paroles de MM. Nutter et Delahaye, musique de M. Delahaye fils.

Sur un poème qui tient à la fois de l'opéra comique, de la comédie et de l'opérette, M. Delahaye a écrit une musique claire et sans prétention, que font valoir M^{lle} Ducasse, M^{lle} Godefroy, MM. Fugère et Nicot.

M. Carvalho a monté cette œuvre d'un jeune compositeur avec autant de soin que s'il se fût agi d'un opéra de Verdi. Il n'eût pas moins fait assurément pour *le Capitaine Fracasse*, tiré par M. Catulle Mendès du livre de Théophile Gautier et mis en musique par M. Emile Pessard, s'il lui eût été donné de mettre à la scène cet intéressant opéra comique. Tout en félicitant les auteurs de leur légitime succès au Théâtre-Lyrique, nous regrettons qu'il ne se soit pas produit à la salle Favart, où musiciens et écrivains français sont de droit chez eux.

CONCERTS. — Réményi, le grand violoniste hongrois, a donné dans la salle des Conférences du Palais du Trocadéro un concert qui avait empli la salle d'une assistance d'élite. On y remarquait le comte Esterhazy, le comte Potocki et la comtesse Potocka, le prince Schwartzenberg, le prince de Salm, le docteur de Beauvais, le comte d'Harrach, le comte Clary, etc. L'éminent artiste a exécuté, entre autres morceaux, une *mélodie hongroise* de sa composition, puis un *air religieux* pour chant, violon et orgue, qui a mis en relief la belle voix de M^{lle} Devoyod (Sarolta-Acs). Il a terminé, enfin, par cette prodigieuse *Marche de Rakozhy*, qui sur son

seul violon prend les proportions d'une exécution à grand orchestre. C'est terrifiant et magique !

Robert HYENNE.

CORRESPONDANCE

— M^{lle} LOUISE V..., A NIORT.

Pour bien réussir le corsage *bébé*, il faut préalablement tailler la doublure comme celle d'un corsage ordinaire, puis l'ajuster sur la personne ainsi que pour tout autre modèle. On forme alors les plis plats ou creux de l'étoffe dont on recouvre ladite doublure. L'empiècement, qu'on porte beaucoup en ce moment, accapare tout le haut du corsage, y compris les épaules ; il diminue d'autant, par conséquent, la longueur de la partie plissée.

— M^{lle} STÉPHANE Z..., A PRAGUE.

La robe de soie noire est plutôt de mise pour grande visite et réception que pour les sorties de ville. A Paris, on lui préfère un composé de laine et de soie.

— M^{lle} ZOË DE L..., A SAINT-A...

C'est d'ordinaire à un proche parent, sinon au piqueur ou au valet d'écurie, que l'amazone donne le pied avant de sauter en selle. Il n'est pas reçu qu'on recoure pour cela à un homme de sa société, hormis dans un cas d'urgence.

— M^{lle} SOPHIE M..., A BLOIS.

La mitaine longue se porte, mais en soie ou dentelle blanche seulement ; elle convient pour toilette habillée.

REVUE DES MAGASINS

Le corset *Anne d'Autriche*, qu'on doit à l'initiative de M^{lles} DE VERTUS sœurs, est un modèle combiné sur le patron de la *ceinture Régente*, avec les modifications exigées par la mode actuelle des tailles longues. La marque de fabrique en garantit suffisamment l'excellente coupe, l'arrangement ingénieux, la perfection de pose des baleines. Ce dernier détail est, on le sait, d'une importance capitale au point de vue de la santé : telle ou telle baleine, selon qu'elle est placée ici ou là, peut en effet causer de graves désordres dans l'organisme.

Si la *ceinture Régente* est le corset par excellence de toutes les jeunes filles et femmes délicates, le corset *Anne d'Autriche* est l'indispensable allié de toutes les femmes élégantes. Les mesures à envoyer à M^{lles} de Vertus (12, rue Auber) sont les mêmes pour l'un et l'autre modèle et elles doivent être prises sur la personne habillée.

Rappelons à nos lectrices que M^{lles} de Vertus sœurs possèdent un troisième modèle de corset sous le nom de *ceinture de repos*. On n'a pas oublié, sans doute, que cette dernière venue est la copie très-mignonne de la *ceinture Régente*, avec cette différence toutefois qu'elle se ferme par une sorte de courroie formée de pattes croisées derrière et qui se bouclent devant.

M^{lles} de Vertus sœurs ont créé tout dernièrement une série de jupons blancs, remarquables de tous points et que nous recommandons d'une façon spéciale.

— Nous reproduisons, pour répondre aux questions de quelques-unes de nos lectrices, l'indication des principaux dépôts de la *Parfumerie salicylée* de MM. Schlumberger et Cerckel (26, rue Bergère). Ces dépôts sont les suivants :

MM. Lavandier et C^{ie}, 45, boulevard de Sébastopol ; la Pharmacie normale, 19, rue Drouot ; la Pharmacie générale, 54, rue de la Chaussée-d'Antin ; M. Ouradou, 31, rue Vivienne ; M^{lle} de Neuville, 48, rue Neuve-des-Petits-Champs ; M. Auguste Barbey, 10, rue de la Paix.

M. D'A.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.